

*L'absurde se détruit lui-même. Dire que ce monde  
est absurde équivaut à avouer que l'on persiste en-  
core à croire en une raison.*

Claude Simon

*Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,  
S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron,  
Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule  
Des temples aux palais, du Cirque au Panthéon !*

Alphonse de Lamartine



Nous jouons de la lyre pendant que Rome brûle

Tout d'abord, soyons exact, puisqu'il en sera question longuement ici: « Pavillon du bout du monde » n'est qu'un surnom, attribué qui sait quand à cet établissement par les soignants, mais aussi par certains d'entre nous, ses pensionnaires. Sur le plan du complexe médical que l'on voit affiché dans le hall d'entrée, l'endroit est répertorié sous la désignation de « Bâtiment 27 », et c'est le professeur Lehmann qui le dirige depuis une éternité, c'est-à-dire, à ce que l'on m'a dit, bientôt trente-quatre ans.

On soigne ici des personnes atteintes d'un syndrome particulier, en les sevrant de tout ce qui les reliait jusqu'alors à l'état du monde – internet, téléphone, radio, télévision et presse écrite, livres récents, sans parler de la rumeur publique, du bouche-à-oreille ou de l'ouï-dire – canaux dont il importe de les couper totalement. Voilà pourquoi l'endroit a également été surnommé le « Sanatorium des malades du temps », car les patients procèdent à des cures de désintoxication à l'époque. Certains

pensionnaires germanophones ont quant à eux donné à l'établissement un sobriquet, dans lequel figure la notion de « Weltschmerz », censée traduire un sentiment de profonde tristesse, sinon de désarroi, face à la misère du monde et de l'espèce humaine, désarroi dont, justement, ils espèrent guérir en séjournant ici.

J'ai été admis dans cet établissement à un moment de ma vie où cela n'allait pas fort. À un moment où le monde n'allait pas fort non plus, et je me dis, parfois, que c'est lui qu'on aurait dû hospitaliser ici plutôt que moi ; car, si le monde ne s'était pas trouvé dans un si piètre état, je n'aurais pas eu à partir m'isoler et me reposer pour retrouver un équilibre dans les couloirs blancs du Bâtiment 27. Croyez-moi, la planète ne brillait pas par sa santé le jour où je me suis présenté à la grille d'entrée du pavillon. Une guerre faisait rage dans la partie orientale du continent, où plusieurs centrales atomiques menaçaient de se trouver mal. J'essayais de déterminer sur les cartes si l'armée du pays envahi réussissait à repousser l'agresseur, mais force était de constater que non. Un peu plus au sud, sur le planisphère, les braises d'un vieux conflit avaient retrouvé une belle vigueur. Ce qu'on appelle l'horloge de la fin du monde, « Doomsday Clock », était sur le point de sonner

les douze coups de minuit. Tantôt les aiguilles reculaient de quelques secondes, voire d'une minute; tantôt elles reprenaient leur progression vers l'heure fatidique. Dans des couveuses tropicales naissaient de futures pandémies, et dans des laboratoires s'inventaient des drogues de synthèse plus addictives que tout ce qui avait drogué l'humain depuis la nuit des temps. Oui, cela m'accablait; écouter un bulletin d'information à la radio était chaque fois un test de résistance pour mon système nerveux. Je n'en pouvais plus, sans vraiment m'apercevoir que j'étais drogué au monde. Chaque matin, j'écoutais la radio et consultais les nouvelles sur mon téléphone; je me levais la peur au ventre d'apprendre ce qui s'était passé pendant la nuit et n'arrivais pas à comprendre pourquoi je persistais à m'imposer une telle épreuve, tant elle tenait de l'habitude. Une question d'éducation? Ou ne voulais-je pas être pris au dépourvu en cas de catastrophe? Pourquoi se tenir au courant, s'il n'y avait pas matière à espérer? Je guettais désespérément quelque raison d'espérer. Le jour où les piles de mon poste radio avaient rendu l'âme, je ne les avais pas remplacées.

D'autres raisons militaient pour que je ne change pas les piles. L'effondrement climatique, dont il était question jour après jour, en était une, c'était à vous couper

l'envie d'entreprendre quoi que ce soit. Dès le printemps, les mégafeux sévissaient. Accompagnés de tornades incandescentes, ils engendraient leurs propres vents. Leurs flammes s'élevaient à des dizaines de mètres. L'eau que larguaient les avions était vaporisée avant d'atteindre le sol. Les records de chaleur tombaient partout. Et comme si cela ne suffisait pas, le système qui régulait la circulation des courants de l'Atlantique commençait à se gripper. Non sans délectation, les journalistes dressaient la liste des calamités qu'un tel retournement ne manquerait pas de provoquer.

Bien que gravement malade, le globe terrestre comptait chaque année soixante millions d'habitants de plus. Les dix milliards seraient atteints sous peu. Croissez et multipliez ! Face à l'augmentation du nombre de guerres et des catastrophes climatiques, des êtres privés de tout s'en allaient. Ils quittaient leur ici pour un là-bas qu'ils espéraient édénique, car le bruit courait que, « là-bas », il y avait l'eau courante, quelques médecins et encore un peu d'avenir. Au-dessus des courants profonds qui menaçaient de s'effondrer, les embarcations des passeurs tentaient la traversée de l'ici vers là-bas. Certaines sombraient ; beaucoup atteignaient leur destination. Dans les pays riches, élection après élection, une vague submersive brune emportait sur son passage les

libertés individuelles. Avec des pudeurs de gazelle, la presse qualifiait cette vague de « populiste ».

En somme, vivre une nouvelle journée dans ce monde frisait le calvaire. Chaque semaine, je retardais de quelques minutes l'heure à laquelle je me levais. Je traînais au lit. Le spectacle le plus pénible était celui d'une civilisation qui continuait comme si de rien n'était, pareille à un navire lancé à pleine vitesse et dont personne ne parvient à couper le moteur. Les avions volaient, les Bourses s'envolaient. Les tankers voguaient, autos et poids-lourds roulaient et les foreuses foraient toujours plus profond sous le plancher du monde. Les usines fabriquaient. Les cheminées crachaient.

Un jour, ne plus allumer la radio n'a plus suffi. Je ne voulais plus ; je ne pouvais plus. Un effondrement intérieur s'était produit et mon corps disait non à la tête. Arrête ce cirque, lui signifiait-il. De médecin en spécialiste, de séjour hospitalier en séjour hospitalier, j'ai abouti au Bâtiment 27. Le traitement envisagé promettait d'être long et coûteux mais je pouvais me le permettre ; et puis, avais-je le choix ? Grâce à cette cure de désintoxication, mon esprit et mon corps se réarmeraient, de manière à ce que je puisse faire face et sortir de là un jour. Dans combien de temps ? Et, en cas de sortie, ne risquerais-je pas une rechute ? Aucun spécialiste ne se hasardait à un pronostic. « Cela dépendra

beaucoup de vous, cher Monsieur. Et, dans le même temps, cela ne dépendra pas que de vous... » Je traduais à ma façon : si le monde va mieux, vous vous remettrez plus vite. Mais que pouvait-on attendre du monde dans l'état où il se trouvait ? Certaines personnes, atteintes d'un syndrome plus léger que le mien, partaient s'installer à la campagne pour élever poules et lapins et jardiner, de façon à vivre en autarcie, mais ces survivalistes conservaient une énergie vitale qui me faisait défaut. Ils avaient la certitude que, dans leur coin, ils s'en tireraient le jour où le monde remettrait sa démission. D'autres préféraient se jeter du haut des falaises ; j'avoue que je n'avais pas leur courage. Enfin, certains se ruinaient à construire des abris antinucléaires ou anti-chalear dans des zones montagneuses, reculées. J'y avais bien songé, mais les architectes, les maîtres d'œuvre avaient des carnets de commande remplis pour des années, car tout le monde voulait s'enterrer pour échapper à l'homme. Avec le boom des abri anti- ceci, anti-cela, mieux valait ne pas être pressé ; or, mon corps, pas plus que mon esprit, ne pouvait attendre.

Je dois préciser que le Pavillon du bout du monde est un secret bien gardé, réservé à quelques *unhappy few* dont j'ai la « chance » de faire partie. Si je n'étais pas tombé sur un psychiatre qui connaissait le docteur Lehmann et avait

appuyé ma « candidature », je n'aurais certainement pas été admis. Ce que je serais devenu ? Difficile de l'imaginer maintenant que les portes de l'établissement se sont refermées sur moi. La philosophie du Pavillon, résumée en trois mots latins, est gravée au fronton du bâtiment : *Silentium Victoriam Accelerat*. Elle repose sur le principe des trois « singes de la sagesse », que nous avons tous vus représentés dans les livres sur la spiritualité asiatique : l'un se bouche les oreilles pour ne pas entendre, un autre couvre sa bouche pour ne rien dire et le troisième ses yeux pour ne pas voir.

Eh bien, un pensionnaire du Pavillon devient à lui seul ces trois singes. Il choisit de se retrancher du monde pour raisons médicales et ne pourra y retourner quand bon lui semble, car, pour cela, un avis médical favorable lui est indispensable. Une vie monacale attend ces trois-singes-en-un, une vie en dehors du « siècle », mais sans religion à la clé.

Le sevrage commence dès l'arrivée : comme tous les autres, j'ai dû déposer mon téléphone portable et mon ordinateur à la consigne, à l'entrée, après quoi j'ai subi une fouille corporelle et mes bagages ont été inspectés longuement. Ensuite, on m'a posé un bracelet électronique. Impossible de le retirer, pas même la nuit. J'ai signé un papier en vertu duquel j'acceptais les conditions de séjour,

notamment le port du bracelet, après quoi on m'a conduit à mon studio avec terrasse, dont je n'ai pas à me plaindre.

Le Bâtiment 27 est un domaine sans ondes. Plus exactement, les ondes le traversent mais aucun appareil ne les capte. Le bruit du monde y est imperceptible, pareil aux ultrasons que les chiens entendent mais les humains non. Le Pavillon niche au fond d'un vallon, dans « un écrin de prairies et de forêts », selon une description du site sur la brochure qui m'a été remise ; au creux d'un cirque de collines « idylliques », au cœur d'un domaine de plusieurs milliers d'hectares (8 894, pour être précis) ; domaine boisé et accidenté au sein duquel je suis libre d'aller et venir car un réseau de sentiers balisés et autres chemins l'innervent. Une carte, disponible à l'accueil, aide les nouveaux venus à se repérer au cours de leurs randonnées. Y figurent les « chalets » où le randonneur peut se mettre à l'abri en cas d'ondée, les points de vue, les bois et les étangs, mais aussi les courbes de niveau.

Certains pensionnaires préfèrent dès leur arrivée découvrir les « salles souterraines » tant vantées par les brochures ; je souhaitais pour ma part explorer le domaine en surface afin de m'assurer que j'étais bien à l'écart, coupé de tout. J'ai profité du premier jour de grand beau temps pour partir tôt, choisissant au hasard la direction du nord – les

zones les plus escarpées du domaine, selon la carte. Bois, landes, étangs et monts. Le chemin était large et carrossable, comme s'il était emprunté périodiquement par des véhicules. Chemin faisant, je me disais qu'un domaine pareil nécessitait un entretien suivi et, pour cela, des équipes de forestiers ou de jardiniers devaient circuler d'un bout à l'autre de cette étrange principauté. Sans doute leur fallait-il transporter du matériel, évacuer le bois des troncs abattus et débités. Dieu sait à quelles associations mon cerveau s'est livré pour que je pense alors, au cœur de la forêt, à l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal, qui avait cristallisé mes premiers désaccords avec la religion, vers le début de l'adolescence. Pourquoi, si Adam et Ève vivaient au Paradis terrestre, les avoir, par le truchement d'un serpent, tentés et fait commettre un interdit ? Pourquoi ne pas les avoir laissés en paix et leur avoir évité ce « test de résistance » ? Fallait-il absolument implanter métaphoriquement cette forme d'« issue de secours » qu'était le fruit défendu, lequel avait fini par précipiter leur expulsion du jardin d'Éden ? N'était-ce pas à cause de ce péché originel que nous en étions tous là, que j'en étais là ? J'en suis resté à ce point de mes conjectures, préférant me dire qu'on avait reconstitué ici un jardin d'Éden afin que moi, énième Adam de la lignée, je puisse guérir du péché qui tourmentait le reste de ce globe.